

RAMON FERNANDEZ

LES
VIOLENTS

ROMAN

nrf

GALLIMARD

LES VIOLENTS

DU MÊME AUTEUR

Messages. (*N.R.F.*)

La vie de Molière (*N.R.F.*)

Le Pari (roman) Prix Fémina 1932. (*N.R.F.*)

De la Personnalité (au Sans Pareil).

André Gide (Corréa).

Pour paraître prochainement :

Messages (2^e série).

L'homme est-il humain ?

RAMON FERNANDEZ

LES
VIOLENTS

ROMAN

nrf

GALLIMARD

Paris — 43, rue de Beaune

L'ÉDITION ORIGINALE de cet ouvrage a été tirée à SOIXANTE-DIX exemplaires sur alfa des papeteries Navarre dont cinquante exemplaires numérotés de 1 à 50 et vingt exemplaires hors commerce, numérotés de 51 à 70.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1935.

PREMIÈRE PARTIE

L'EFFRACTION

I

Pauline Pourcieux s'arrêta sur le perron : elle venait d'apercevoir Robert en extase devant leur fils, le petit Paul, qui roulait vers lui accroché à sa gouvernante. Elle fit la grimace. Elle n'aimait pas la tendresse un peu lâche qu'elle lisait sur ses traits, ni ce sourire, prêt à toutes les complaisances. Elle descendit quelques marches, de nouveau s'arrêta. Il écoutait maintenant M^{lle} Brun, qui parlait avec véhémence. « Je suis sûre que c'est encore cette histoire de manteau », se dit-elle. Et elle bondit dans le jardin.

En l'entendant venir, M^{lle} Brun s'était tue, jouant avec les rubans de sa coiffe d'un air à la fois serein et susceptible. Robert, un peu gêné, prit les mains de sa femme et les baisa.

— Vous ne l'avez pas encore couché? dit Pauline.

— Il est midi moins trois minutes, Madame. Le petit a tellement mangé que j'ai pensé bien faire en le promenant un peu...

— Il n'a pas trop pris, au moins? demanda Robert avec inquiétude.

— J'ai suivi les instructions de Madame.

M^{lle} Brun maniait la voix neutre avec une dextérité incomparable. Ses yeux pâles, ses lèvres absentes, sa peau qu'on eût craint de voir tomber en poussière à la moindre pression du doigt, en faisait le type idéal du martyr décent, de la sainte en place.

— Qu'est-ce que le docteur a dit pour sa nourriture? fit Robert, qui regardait son fils comme on regarde, en le transportant, un vase d'eau rempli jusqu'au bord.

M^{lle} Brun ferma les yeux, éleva les sourcils, et commença :

— Il a dit que les pommes de terre...

— Il a dit ce qu'on lui a fait dire, coupa Pauline. Il faut bien qu'un médecin dise quelque chose.

— Tout de même, insinua Robert.

— Paul mangera tout son saoul! Il aura bien assez d'occasions de manquer d'appétit, plus tard.

L'objet de ce débat se livrait pendant ce

temps à un exercice qui le faisait grogner de joie. Après avoir répété, sans cause apparente : « Monsieur le colonel », il avait agrippé les mains de Robert et posait ses pieds, l'un après l'autre, le long du pantalon de son père, en balançant violemment son derrière dans l'espace.

— Assez, dit Pauline, assez comme ça.

— Laisse donc...

— Non assez, stop, hop, cela suffit, hop !

« Comme elle est dure », songeait Robert en essayant de se débarrasser, avec de gauches minauderies, du bonhomme dont les pieds gagnaient sa poitrine.

Les mains osseuses de M^{lle} Brun se tendirent, elle enleva l'enfant en poussant un soupir discret mais merveilleusement perceptible. Elle regardait Robert avec une sorte de compréhension triste.

— Vous désirez quelque chose ? lui demanda Pauline, par une allusion soulignée à l'entretien qu'elle avait interrompu.

— Oui... commença Robert.

— Je voulais demander à Monsieur, dit bravement M^{lle} Brun, quand Monsieur irait à Nancy, s'il pouvait acheter pour Paul un manteau léger ? Sa ratine devient trop chaude...

— Combien de fois faut-il vous répéter que le sweater que ma mère lui a envoyé

fera l'affaire? Cela suffira amplement, voyons!

M^{lle} Brun demeura quelque temps sans répondre, la bouche entr'ouverte, pour laisser s'évaporer, sans doute, d'inconvenantes émotions. Puis :

— Bien, Madame. J'avais pensé (ici un regard vers Robert qui signifiait : « Nous avons pensé ») que comme vêtement habillé...

— Qu'a-t-il besoin d'un vêtement habillé à la campagne? Pas vrai, gros Paul, que tu n'as pas envie d'un manteau « habillé »? fit Pauline en taquinant l'oreille de son fils.

— Oh! non, hurla Paul d'un air indigné.

Une brève rougeur cingla les joues de la gouvernante. Elle inclina le torse, et de cette voix qu'on prend pour parler aux enfants, mais que les enfants ne prennent jamais pour vous parler :

— Alors, chéri-petit-chéri, tu veux plus le manteau que nous avons vu sur la belle image?

— Oh! si, roucoula Paul, un sourire d'extase écartant ses joues rebondies.

— Il est temps, dit Pauline.

M^{lle} Brun avait pris Paul dans ses bras et s'était lentement éloignée. Son fardeau la pliait en arrière; ses maigres bras, raidis autour du corps de l'enfant, évoquaient l'effort et la douleur. « Je la tuerai », se dit Pauline.

Pauline et Robert déjeunèrent en silence.

Cette scène, après tant d'autres, dressait entre eux comme un rideau. Pauline souffrait de ce désaccord presque autant qu'elle eût souffert d'une infidélité. Des doutes lui venaient, qu'aggravait sa violence naturelle : s'ils aimaient si différemment leur fils, de quel amour s'aimaient-ils donc ?

Cela remontait au premier jour. Devant cet être rouge arraché d'elle-même, elle avait senti un tel élan d'amour qu'elle avait pris en haine l'égoïsme de sa passion. Le spectacle des autres lui répugnait. Robert, M^{lle} Brun, les domestiques, chacun s'aimait passionnément soi-même en aimant l'enfant qui était né. Ils profitaient de cette permission pour renoncer à toute mesure. Gloriole, vanité, faiblesses de toutes sortes, dédiées à l'enfant, s'érigeaient en devoirs. Ils en tiraient vertu, et l'on commença à jeter sur elle, quand elle s'obligeait à la fermeté, des regards discrètement surpris. Excitée par l'effort qu'elle imposait à sa tendresse, elle se disait que l'enfant, dans ses premières années, est victime d'un abus de confiance assez ignoble, comme si l'on faisait signer des traites à un homme endormi. La nuit, penchée sur le berceau de Paul, elle murmurait : « Je t'aimerai pour toi, et tu ne me devras rien. » Mais l'effort la froissait, la raidissait. Maintenant, son amour pour Robert,

en dépit d'elle-même, avait un goût de solitude.

Elle fut tirée de sa songerie par la voix timide de Robert :

— Sais-tu qu'aujourd'hui est un jour anniversaire?

Aujourd'hui? Le 15 mai 1929? C'était ma foi vrai. Il y avait trois ans que Robert avait acheté la R. P. B., une petite usine lorraine de motos et d'instruments agricoles qu'il dirigeait avec un associé technicien. Le petit Paul venait d'entrer dans sa quatrième année. Enfin, c'est ce matin qu'avait été définitivement mis au point le système de participation aux bénéfices, imité d'une célèbre organisation de quakers anglais, que Robert avait voulu instituer dans son usine. Il faisait grand cas de cette participation, et Pauline lui sourit avec une tendresse un peu forcée :

. — Oui, en effet, mon chéri. C'est un grand jour.

Ce grand jour les réunit comme les autres jours autour du plateau à café, et, pendant quelques minutes, chacun d'eux en silence s'occupa à croire qu'il avait lieu d'être satisfait.

Robert lui ne songeait plus à l'incident du petit Paul. Il jouissait du dépaysement volontaire qui, depuis trois ans, l'étourdissait dou-

cement. De la véranda où ils étaient assis, ses yeux s'attardaient sur le jardin de la villa, banal mais riche en arbres et en plantes, puis revenaient se poser sur les meubles du salon, de ce style moderne où dominent les rectangles, les bois vernis, les ornements chromés, et qui semble un hommage à la machine et une hypothèque prudente des riches sur un socialisme inévitable. Pour lui, qui avait vendu tous les meubles de la rue de Babylone, sauf le bureau de son père, ce décor faisait partie de la peau neuve qu'il avait revêtue en changeant sa vie. Sa volonté avait encore besoin de se rappeler à lui par des sensations nettes et vives.

Son existence, depuis trois ans, se concentrait dans cette heure, dans ce silence, dans ce cadre si totalement étranger à son passé. Un rais de soleil, glissant sur la table d'acajou aux deux étages décentrés, lui renvoyait comme un visage inconnu, qui était le sien. Quelque chose de lisse, de plein, d'un peu lourd le comblait, quelque chose de calme, une paresse chargée de labeurs accomplis qui le déroutait, habitué qu'il était naguère aux flottements et aux vides. Il eut envie soudain de traduire son état par des mots, pour s'en convaincre : « Voilà, se dit-il, j'ai fait ce que j'ai voulu, je me suis refait. » Ces paroles, venues au hasard, lui parurent insuffisantes. Il ajouta : « Je suis

un autre homme. » Il fit la grimace. Ces mots sonnaient horriblement faux.

L'impression était pénible, inattendue. Tandis qu'il déversait le tabac brûlé de sa pipe, à petits coups, dans une soucoupe, il regardait Pauline du coin de l'œil. C'était une autre femme, en pouvait-il douter? Grandie, amaigrie, durcie comme certains corps par le feu, le soleil proche éclaircissait l'ombre qui l'enveloppait, lui composait une lumière de tableau. Avec son costume brun d'étoffe grasse, son feutre noir, l'écharpe jaune qui pendait à son cou; avec ses épaules larges, son nez dévié, ses joues dorées et creusées, elle semblait prête à l'effort, au défi, au combat, mais non plus, comme jadis, par faiblesse et sauvagerie. Non plus la jeune fille qui se défend aveuglément du bien et du mal : la femme prête à défendre un bien qu'elle a conquis. A ce moment, bougeant un peu la tête pour rebourrer sa pipe, il surprit son regard, et fut bouleversé. C'était un regard perdu, qui s'évadait incessamment de lui-même. Il ne cherchait pas un ennemi, et ne cherchait plus un secours. Fixe, de cette fixité qui dispense de reconnaître ce qu'on voit, on l'eût dit attentif à sa propre absence. Sauvé de la tristesse par la méditation, de l'angoisse par la perplexité, il avait été saisi, comme la glace saisit l'eau, par un désespoir neutre,

sans douleur, sans impatience; il conservait les signes d'un effort spirituel paralysé, tel un homme en action surpris par le sommeil ou par la mort.

Il eut peur et saisit la main de sa femme d'un geste irréfléchi. Elle ne tressaillit point, revint lentement vers lui du fond de sa solitude. La façon dont elle le regarda fit comprendre à Robert que cette solitude n'était pas pour lui.

Une rancœur enfantine le mit debout, un besoin gauche de faire le point, de réclamer son dû.

— Eh bien, dit-il d'une voix un peu courte, et cet anniversaire?

— Oui, fit Pauline.

Il eut l'impression que sa voix glissait vers ce gouffre d'où elle avait remonté son regard.

— Tu es content? dit-elle avec trop de hâte.

Il était adossé à la vitre, à contre-jour :

— Ce n'est pas spécialement à moi à être content...

L'amertume de cette voix, de cette silhouette assombrie confondit Pauline. Qu'avait-elle à s'égarer dans ses pensées solitaires? Il ne s'agissait pas d'elle, mais de lui, bien sûr...

— Tu sais, chéri, murmura-t-elle, tu dois te sentir heureux, *personnellement*...

Elle voulut ajouter : « Tu es si bien avec

moi, avec tous... » mais sa voix lui échappa tout à fait.

Il secoua la tête. Allait-il lui confier sa déconvenue, quand tout à l'heure il avait essayé de s'exprimer ce qu'il croyait ressentir? Non, il souhaitait que ce fût elle qui effaçât d'elle-même, sans rien savoir, ce vilain souvenir. Sa voix devint grave, impersonnelle. Point de sentiments, des faits :

— Tu te souviens : je t'avais demandé trois ans pour faire mes preuves, pour te montrer que j'étais capable de devenir, grâce à toi...

Non, il n'aurait pas le courage de prononcer : « un autre homme. »

— De faire de moi...

— Ce que tu n'avais jamais cessé d'être au fond, dit Pauline.

Robert se sentit aéré, comme par un coup de vent. Bien sûr, il avait cherché Dieu savait quoi! On n'est pas « un autre homme », on n'est qu'un homme plus ou moins distrait de soi... Il avait eu des distractions terribles, odieuses. Le soulagement le rendit brutal. Il s'assit, prit les mains de Pauline, les serra avec violence :

— Non, non et non, pas de compliments, des faits! Nous dressons un bilan, hein? Je vivais à l'envers, tu m'as remis à l'endroit.

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

(EXTRAIT DU CATALOGUE)

MARCEL AYMÉ

ALLER RETOUR, roman.. .. .	13.50
LES JUMENTS DU DIABLE, roman.. .. .	13.50
BRÛLEBOIS, roman	13.50
LA TABLE-AUX-CREVÉS, roman (Prix Théophraste Renaudot 1929)	13.50
LA RUE SANS NOM, roman	15. »
LE VAURIEN, roman	15. »
LE Puits AUX IMAGES, nouvelles	15. »
LA JUMENT VERTE, roman	15. »
LE NAIN, nouvelles.. .. .	15. »
MAISON BASSE, roman.. .. .	12. »
LES CONTES DU CHAT PERCHÉ. Illustré par N. ALTMAN. (Un volume de 144 pages (18×24), 32 lithographies en couleurs, couverture cartonnée illustrée)	22. »

RENÉ BLECH

LE BAR DE L'UNIVERS, roman	15. »
LES RATS, roman	15. »

JEAN GIONO

LE GRAND TROUPEAU, roman.. .. .	15. »
SOLITUDE DE LA PITIÉ, nouvelles	12. »
LE CHANT DU MONDE, roman	15. »
THÉÂTRE. (LANCEURS DE GRAINES. - LE BOUT DE LA ROUTE)	(sous presse)

SIMENON

LE LOCATAIRE, roman LES SUICIDÉS, roman chaque volume	7.50
LES PITARD, roman	12. »
LES CLIENTS D'AVRENOS, roman	(sous presse)
LA NUIT DES SEPT MINUTES, nouvelles.	(sous presse)

NOËL VINDRY

LE CANJUEURS	15. »
LA CORDÉE	(en préparation)

*
**

LA FUITE DES MORTS, roman	7.50
LE LOUP DU GRAND-ABOY, roman	7.50
LA MAISON QUI TUE, roman	12. »
LE PIÈGE AUX DIAMANTS, roman	12. »
LE FANTÔME DE MIDI, roman.. .. .	12. »

M. ALLOU, JUGE D'INSTRUCTION

1. LA BÊTE HURLANTE	4. LE CRI DES MOUETTES
2. L'ARMOIRE AUX POISONS	5. LE DOUBLE ALIBI
3. LE COLLIER DE SANG	6. MASQUES NOIRS

Chacun de ces romans 12. »